

HENRI VERGES, PETIT FRERE DE MARIE

Frères André Thizy et Alain Delorme

RACINES HUMAINES

Matemale, un petit village du Capcir, la haute vallée de l'Aude, à 1500 m. d'altitude, au milieu des pâturages entourés de forêts de conifères, avec le Carlitte tout proche et ses 2921 mètres. L'atmosphère a la limpidité de l'altitude et le ciel est méditerranéen.

C'est là qu'Henri est né, le 15 juillet 1930, premier enfant l'honnêteté, de Joseph Vergès et de Mathilde Bournet. Il est baptisé sans tarder. Cinq autres enfants viendront égayer le foyer : Marthe, aujourd'hui décédée, Jean, Pierre, Marie et Monique. Celui qui deviendra notre frère grandit dans cette famille unie et qui vit l'évangile au quotidien, un peu comme à Nazareth. Il hérite des qualités foncières de bien des gens de ces hautes vallées pyrénéennes : l'honnêteté, la simplicité de vie, l'endurance au travail, la droiture, le souci des autres...

Son père est à la tête d'une petite exploitation agricole qui permet une modeste aisance grâce à une économie domestique bien dirigée jointe à un labeur intelligent et tenace. Il sera élu maire du pays ce qui témoigne de l'estime et de la confiance que ses concitoyens lui portent. Il n'a pu faire de longues études mais il écrit un français sans aucune faute, alors que le catalan est sa langue maternelle.

Sa mère est toute aux soins de ses enfants et de son ménage. Elle aide aussi aux travaux des champs : saisonniers (la moisson et la fenaison) et quotidiens (la traite des vaches). C'est une fine cuisinière qui connaît les recettes de la région. Elle a bien de l'ouvrage avec ses enfants qu'elle habille comme la plupart des mamans à la campagne ; mais elle est vaillante. Sa bonté et sa délicatesse sont connues des voisins, spécialement des plus pauvres. Elle lave le linge d'une famille pauvre dans le besoin dont la mère est malade et le dépose, bien repassé, à la porte de la maison. Douce et discrète, maman Mathilde est un vrai trésor pour son mari, ses enfants et son entourage.

Henri grandit au sein de cette famille saine et laborieuse. Sa première enfance n'a pas d'histoire. Il fréquente l'école du village, aide aux travaux domestiques à la mesure de ses forces. Il ne connaît ni les vacances à l'extérieur ni les longs voyages. Durant l'été 1942, dans une France meurtrie par la défaite, occupée en partie par l'envahisseur, un Frère Mariste se présente chez les Vergès, après avoir sans doute consulté M. le Curé. Il propose aux parents d'emmener Henri au juvénat d'Espira de l'Agly, près de Perpignan, pour y cultiver une possible vocation religieuse dans cette sorte de petit séminaire de la vie mariste.

Les affaires sont vite réglées et notre garçon de douze ans arrive, le 19 juillet, à l'institution Notre-Dame des Anges. Les débuts sont très durs pour sa jeune sensibilité. Il pleure pendant quinze jours au souvenir des siens. Pourtant il tient bon. Les temps sont durs : ces jeunes qui grandissent ne mangent pas à leur faim. C'est le temps des restrictions, selon le mot employé alors. Les conditions matérielles rendent la vie si dure que les responsables maristes de la Province de Saint-Paul-3-Châteaux, dont dépend le juvénat d'Espira, décident de le fermer et de réunir les jeunes avec ceux qui se trouvent dans la maison provinciale en Drôme provençale. Henri n'est pas d'accord pour partir si loin de son Capcir. En effet, il a

peur d'un certain Frère du juvénat de Saint-Paul dont la réputation de sévérité est connue à Espira. Son père le raisonne et lui demande d'essayer. C'est Henri lui-même qui, dans son autobiographie, nous rapporte cet entretien plein de sagesse.

Saint Paul-3-Châteaux

Désormais, c'est dans la vaste maison provinciale que ses racines maristes vont se fortifier, sous la houlette du frère Anatole, cet éducateur qu'il avait tant redouté et qui se révèle comme un homme juste et bon, sous des aspects austères. La formation humaine, intellectuelle, spirituelle, ascétique qui est donnée à quelques dizaines de jeunes adolescents de 12 à 14 ans, est simple. Elle est faite de vie partagée autant que de leçons. Henri s'accommode de tout. Peu à peu sa vocation religieuse s'affermit. Le 8 mars 1945, il est postulant à la vie mariste et revêt la soutane le 8 septembre de la même année pour commencer un noviciat qui durera exactement un an.

Dans son autobiographie, il a retenu ce qui l'a marqué au cours de cette période. Il souligne son immaturité et le peu de profondeurs de sa connaissance des obligations de la vie religieuse dont il vient de faire profession. Pourtant Henri est un jeune chêne qui va se développer lentement. Il pense qu'il est fait pour les travaux manuels. Il est donc affecté au jardin et à la confection des soutanes. Il se ravise après trois mois et passe à Notre-Dame de l'Hermitage, près de Saint-Chamond, dans la Loire, où se trouve le scolasticat, pour y préparer le Brevet Élémentaire. Son ardeur au travail, son intelligence et le bon esprit qui règne dans ce centre de formation lui permettent de subir avec succès les épreuves de cet examen, à Nîmes, en juillet 1947.

Activités apostoliques

Le B.E. était alors le bâton de maréchal pour l'enseignement primaire. Aussi, dès la rentrée de septembre, Henri est nommé à Saint-Geniez-d'Olt, dans l'Aveyron, pour y assurer une classe de C.P.-C.E. (enfants de 6-7 ans). Ses premiers pas d'apôtre sont marqués par une générosité ardente et une fidélité sans faille à la Règle. Mais le travail intense et la vie trop frugale pour un organisme de dix-sept ans, encore en croissance, ont vite raison de la santé du jeune maître. À dix-neuf ans, il se voit condamné au repos, pour deux ans, à Osséja, dans un sanatorium proche de sa terre natale. Henri fête ses vingt ans dans une chaise longue. Il reçoit des visites de sa famille et, plus rarement, du Frère Provincial. Saint Paul-3-Châteaux est loin et les Supérieurs d'alors n'ont d'autre moyen transport que le train ou le car.

Henri dit très bien ce qu'il a retiré de ce temps de repos forcé : il a mûri dans sa personnalité humaine et sa vie religieuse s'est enrichie grâce à des contacts qu'il n'aurait pas eus dans une communauté ordinaire. Il a été marqué notamment par l'esprit apostolique de la jeunesse ouvrière chrétienne (J.O.C.).

Une fois rétabli, notre frère, à la surprise du Supérieur, demande de prolonger d'une année ses vœux temporaires afin de faire avec plus de vérité et de ferveur, sa profession perpétuelle, le 26 août 1952. Et c'est une petite ville de l'Ardèche, Le Cheylard, qui accueille Henri à l'Institution Saint-Louis. Il y reste cinq ans, comme surveillant et professeur de mathématiques en 4ème et 3ème. Ses notes disent un zèle apostolique qui s'approfondit et s'affine ainsi que le souci de la communauté dont il est pourtant séparé souvent par son travail de surveillance. Avec les élèves, il veille à être bon, juste, égal d'humeur.

Le même service lui est demandé au juvénat Saint-Louis d'Aubenas en 1956-57. Henri est ensuite envoyé dans le Sud-Ouest. À Bordeaux d'abord, en 1957-58 pour assurer toutes les disciples – sauf l'anglais – dans une classe de 5ème ; puis à Notre-Dame de Lacabane, aux confins de la Corrèze et de la Dordogne. C'est là qu'il va assumer, pendant huit ans une tâche de formateur comme sous-maître des novices. Temps

d'approfondissement. Henri continue sa formation humaine et religieuse d'une manière sérieuse et méthodique. Il se soucie avant tout des jeunes qu'il doit contribuer à former et à accompagner. Il donne des leçons de mathématiques, d'espagnol et de philosophie, au niveau du second cycle. Il leur parle aussi par le témoignage de sa vie comme nous l'a écrit un de ses anciens élèves après avoir revu Henri sur l'écran de télévision, au jour de son martyre.

En 1965, Henri prononce le vœu de stabilité dans sa vocation de frère mariste. Il a trente-cinq ans. On peut voir dans cette démarche comme le point de mûrissement de son engagement religieux. Désormais, il est totalement donné au Seigneur et aux autres. Ses frères de la Province du Sud-Est à laquelle il appartient, reconnaissent la qualité de sa vie en le déléguant au Chapitre général de 1967-68. Ce sera pour lui une bonne école de ressourcement à un moment difficile pour l'Église après le Concile Vatican II, terminé en 1965.

Auparavant, il a accepté la direction de l'Institution Sainte Marie à Bourg-de-Péage, dans la Drôme, tout en assurant le latin dans une classe de 6ème pendant une année. Il va ensuite, pour un an aussi, comme Directeur à l'école Saint-Pierre de Ganges, dans l'Hérault. La proximité de Montpellier lui permet de suivre des cours de philosophie pour terminer sa licence en juin 1968, avec « Mention Bien ». C'est l'aboutissement d'un travail soutenu. Henri a beaucoup travaillé seul pour obtenir le baccalauréat et une licence d'enseignement. De février à juin 1969, nous le trouvons à Largentière, dans l'Ardèche, comme Directeur par intérim. Il accepte avec bon cœur d'être le bouche-trou quand des situations difficiles se présentent.

En Algérie

Depuis une dizaine d'années déjà, il demandait de partir en mission. Il serait parti, comme il l'a écrit, en Amérique latine – il parlait l'espagnol –, à Madagascar ou en n'importe quel pays. Une aussi longue attente insatisfaite lui paraissant un signe que le Seigneur voulait peut-être autre chose pour lui, Henri avait décidé de ne plus manifester son désir. Or c'est précisément l'année où il avait pris cette résolution que le Provincial lui proposa d'aller en Algérie. Nous sommes en été 1969. Dès lors, sa vie va prendre une nouvelle dimension. Nous pouvons en suivre le parcours, à partir des textes que lui-même nous a laissés, jusqu'à ce dimanche 8 mai 1994, en début d'après-midi, où Dieu l'a appelé près de Lui, à jamais.

Sa présence en Algérie, pendant vingt-cinq ans, connaît trois étapes principales.

Du 6 août 1969 à l'été 1976 : l'école Saint Bonaventure, à Alger, où Henri assume la direction pendant six ans, jusqu'à la nationalisation des écoles catholiques.

De septembre 1976 à l'été 1988 : Sour-El-Ghozlane, comme professeur de mathématiques principalement. D'abord avec un confrère, ensuite cinq ans en solitaire, avant d'accueillir le frère Jesús Marcos Ayuso.

De 1988 à 1994 : la maison Ben Cheneb dans le quartier de la Casbah, à Alger, comme responsable d'une bibliothèque ouverte aux jeunes lycéens et lycéennes de ce quartier populaire.

FORMATION COMME EDUCATEUR ET APOSTRE MARISTE

Le petit catalan timide qui descendait de son Capcir natal aux rives de l'Agly d'abord, ensuite en Drôme provençale, ne se doutait pas qu'il arriverait, par son application et son travail, la grâce de Dieu aidant, à un bel épanouissement spirituel et intellectuel au sein de la famille de Saint Marcellin Champagnat, fondateur des Petits Frères de Marie ou Frères Maristes.

Mais pour y parvenir, Henri a vraiment fait le parcours du combattant. Nous l'avons dit à propos de ses études profanes. Il a su aussi employer au mieux l'heure quotidienne d'étude religieuse pour préparer les catéchèses faites aux jeunes. Le choix de ses lectures montre son souci de profondeur, de son goût pour l'essentiel. Il prend des notes, tout au long de sa vie, des notes numérotées qui, à la fin d'un carnet, sont répertoriées en index. À titre d'exemple, le carnet noir – commencé en avril 1964 et terminé en 1972 –, comprend 413 notes de lectures ou de réflexions personnelles. L'index, établi par Henri lui-même, donne 78 « entrées ». Celles à plus grande fréquence concernent les sujets suivants : la foi (29), la vérité (25), la prière (18), l'éducation (17), la science (16). à l'écoute de l'autre.

Lorsqu'il apprend son envoi en Algérie, Henri se met résolument à l'étude de l'arabe. Il a quarante ans. Il y consacre des heures chaque jour, même en vacances de famille. Il a demandé la permission d'avoir un petit magnétophone pour pouvoir écouter des cassettes afin de se former l'oreille. Il suit des sessions intensives à Tunis et entretient régulièrement cette langue comme en témoignent ses résolutions de retraite. C'est une manière pour lui de s'inculturer et de pouvoir se mettre à l'écoute de l'autre. Début juillet 1993, moins d'un an avant sa mort, il participait à une session tenue à Grenade sur le thème : « Chrétiens et Musulmans, convivence et collaboration ».

Henri va au sérieux, par instinct et par conviction. Il a choisi l'étude de la philosophie en pensant, à juste titre, que cette formation lui serait précieuse pour son travail d'éducateur des jeunes. Pour l'arabe, son étude était motivée par le désir de mieux comprendre ceux auxquels il était envoyé afin de les aimer davantage.

Amour de l'Église

L'amour filial d'Henri pour l'Église passait par une connaissance profonde des textes du concile Vatican II. Il avait eu à les expliquer aux jeunes postulants et novices. La lecture régulière de la Documentation Catholique – ses notes y renvoient souvent – lui permettait de connaître les textes majeurs du magistère universel ou national. Il avait su profiter de la grâce du concile pour recentrer toute sa vie spirituelle sur les grands axes des documents conciliaires, tout comme sa vie mariste avait été renouvelée et enrichie par sa participation au Chapitre général de 1967-68.

En Algérie, il se tenait au courant de tout ce qui arrivait à la petite communauté chrétienne dont il était un membre bien vivant. Cela est apparu avec force lors de sa mort tragique. Parmi les documents qu'il conservait, on trouve l'essentiel de ce qui concerne l'Église, spécialement en Afrique et en Algérie. Il se sentait intégré dans ce continent plein de promesses malgré ses déchirements. Henri était proche des autres communautés religieuses, masculines et féminines, des évêques, des prêtres. Il avait aussi gardé contact avec son diocèse natal et, chaque été, il participait à la journée missionnaire organisée autour de l'évêque par les missionnaires en vacances. Mgr. Chabert le rappelait lors de la messe célébrée à Matemale le samedi 14 mai 1994, à Matemale, quelques jours après la mort tragique de l'enfant du pays.

Henri avait su établir des relations humaines très étroites entre les membres de la petite communauté chrétienne qui se réunissait, chaque semaine, dans le presbytère d'Aïn-Bessem, autour du Père René

Peuvergne, jésuite, pour célébrer l'eucharistie dominicale et partager un repas fraternel où chacun offrait à tous ce qu'il avait apporté. C'étaient quelques chrétiens coptes et des coopérants français.

En vrai fils de Marcellin Champagnat, Henri a aimé l'Église et témoigné d'elle parmi ses frères musulmans, avec discrétion, intelligence et persévérance, jusqu'au martyre.

Amour de l'Institut

Henri a été un authentique Petit Frère de Marie. Sa vocation a été une marche vers la sainteté, l'épanouissement d'une fidélité chaque jour renouvelée. Il a aimé profondément tous ses frères, ceux avec qui il vivait, ceux de la Province, de l'Institut. Ses carnets de retraites spirituelles et le cahier des réunions communautaires le révèlent à chaque page. Sa correspondance avec les frères était régulière et il ne manquait jamais de participer à la retraite annuelle pendant les vacances d'été ni de contribuer à la vie de la Province notamment par ses apports aux Chapitres. Il ne s'est jamais résigné à vivre seul bien persuadé que la vie communautaire, même si la communauté est réduite à deux personnes, est un élément essentiel à la vie mariste. Il attendit cinq ans un compagnon, cadeau de la grande communauté qu'est l'Institut. Il lui vint d'Espagne, via le Pérou, grâce à l'intervention du frère Basilio Rueda, Supérieur général, qui a beaucoup soutenu la mission d'Henri en Algérie.

Henri a célébré dans la joie et la ferveur le centenaire de l'arrivée des Frères Maristes en Algérie, le 11 mars 1891, à Oran. Il voulut partager sa joie avec toute l'Église d'Algérie, surtout à Alger, par une évocation sobre et chaleureuse du travail des Frères pendant un siècle. Le frère Charles Howard, Supérieur général, un australien, avait tenu à être présent à cette célébration.

Amour de sa famille

Henri a aimé profondément ses parents : son père et sa mère, ses frères et sœurs, neveux et nièces. Parti à douze ans de son beau Capcir, longtemps séparé des siens, ne revenant au pays que pour de brèves vacances, Henri n'avait pourtant pas oublié sa terre natale. Il correspondait régulièrement par lettres avec les siens, son père assurant les réponses comme le montrent les nombreuses lettres conservées. Jusqu'à son départ pour l'Algérie, ses frères et sœurs le sentaient très détaché face à leurs problèmes et le trouvait mystique. La direction du collège Saint Bonaventure d'Alger (1970-1976), par les multiples contacts qu'une telle responsabilité imposait, notamment avec les familles, allait permettre à Henri de manifester les richesses d'un cœur sensible, attentif, compatissant. C' n'était plus le même homme qui arrivait à Matemale aux vacances d'été. Les siens le voyaient plus proche d'eux, portant leurs soucis quotidiens, attentif à la vie de chacun. C'est ainsi qu'il repartait sur Alger en emportant dans sa valise un lait spécial pour nourrisson. C'était pour une famille algérienne dont il connaissait ce besoin.

Avec ses proches, il partageait l'épreuve de santé de sa mère qui, les dernières années de sa vie, n'avait plus de mémoire. L'affection profonde qu'Henri lui portait apparaît merveilleusement dans la lettre écrite à la famille à l'occasion de ses funérailles auxquelles il n'avait pas pu assister. Quant à son père, le Seigneur le lui avait gardé. Henri était heureux de le savoir bien entouré par ses frères et sœurs. Il a gardé beaucoup de ses lettres par lesquelles son père le tenait au courant des nouvelles de la famille. Le vieux papa pouvait être justement fier de son fils aîné, même si son grand âge ne lui permit pas de prendre conscience de la mort brutale de ce « Cher Fils », comme il l'appelait dans toutes ses lettres. Mais son cœur aurait-il pu supporter une si dure épreuve ? Tout est grâce.

Alors que maman Mathilde accueillait son premier-né en Paradis en ce dimanche 8 mai 1994, voici qu'Henri recevait au Ciel papa Joseph, le 5 décembre de la même année. Quel meilleur ambassadeur auprès du Père d'où procède toute paternité ! Qui dira la joie de cette rencontre définitive dans la paix et la lumière de Dieu ? Désormais, la famille Vergès d'en-haut, rejointe par Marthe, est en état d'intercession et d'attente. Béni sois-tu, Seigneur, pour nos familles de la terre et pour celles du Ciel !

L'EDUCATEUR-APOTRE

Henri a commencé à faire la classe à dix-sept ans, dans une petite école de campagne, à Saint Geniez-d'Olt dans l'Aveyron. Il avait à former des enfants du Cours préparatoire (6 ans) et du Cours élémentaire (7-8 ans). Nous savons qu'il s'est donné à sa tâche jusqu'à épuisement physique. Le travail dur, la pauvre nourriture de l'immédiat après-guerre, une croissance encore inachevée, sont les causes de séjour en sanatorium après deux années scolaires (1947-49).

Ses notes nous indiquent quelles sont ses préoccupations en tant qu'éducateur. Elles révèlent un homme qui peut sembler austère mais qui est juste et pondéré, soucieux d'équité et du bien des jeunes. C'est d'ailleurs ainsi qu'il était perçu, au témoignage d'un de ses anciens du noviciat à Notre-Dame de Lacabane : « Frère Henri Vergès m'a appris la rigueur, la volonté, le dévouement (et accessoirement l'espagnol) et sa foi rayonnante, un brin ascétique, mais tellement incarnée, a ancré sur mes dix-sept ans la certitude définitive que Dieu existe et qu'on le rencontre dans chaque homme ».

Lorsqu'il prend la direction du collège Saint Bonaventure, un de ses premiers soucis est de faire participer toutes les composantes de la communauté éducative à l'élaboration du "Projet éducatif" de l'école, projet rédigé en arabe et en français. Il se fait proche de tous : professeurs, parents, personnel de service. Il veut que "Saint Bonaventure" soit accessible à toutes les bourses. Dans ce but, il propose des prix de scolarité variables en fonction du revenu des familles. Les élèves étant tous musulmans, Henri veille à ce que les lignes de force du "Projet éducatif" soutiennent les valeurs de l'Islam les plus menacées par la civilisation actuelle.

Déchargé du fardeau de la direction après la nationalisation des écoles privées en 1976, Henri qui a choisi de rester au service de la jeunesse algérienne se consacre totalement aux lycéens de Sour-El-Ghozlane. Il se met au service des élèves en retard scolaire. Au cours d'une rencontre, en mars 1984, Henri dit comment il a dû se réconcilier avec une classe impossible qui, ayant perdu tout espoir, n'avait plus le cœur au travail. Il y a des "changements" vérifiables... après. « Je bénis Dieu de m'avoir mis comme éducateur des jeunes. Voilà qui exige renoncement et disponibilité... ». En février 1978, le Directeur académique d'Henri déclarait au frère Provincial en visite qu'il regardait Henri comme son bras droit, un maître à qui il pouvait confier les classes les plus difficiles et dont il estimait hautement le dévouement et la conscience professionnelle. C'est le même souci de servir les jeunes qui animait notre Frère dans son action à la bibliothèque de la rue Ben Cheneb, à Alger.

HOMME DE DIALOGUE ET DE COMMUNION

Dès qu'il sut, par la voix de son Supérieur, que le Seigneur le voulait en Algérie, Henri épousa cette terre et son peuple. En acceptant sa mission, il demande, si possible, deux années de préparation pour étudier l'arabe et la culture musulmane. Cet effort d'arabisation, Henri l'a poursuivi tout au long de ses vingt-cinq ans de présence en terre algérienne. Constamment, il a cherché à mettre à jour et à approfondir ses connaissances. Ses résolutions de retraite ou de récollection mentionnent souvent une demi-heure quotidienne d'étude du Coran.

Il était préoccupé par l'avenir de la jeunesse algérienne, si nombreuse et démunie. C'est pour elle qu'il avait rénové la maison Ben Cheneb, afin de lui offrir un lieu de travail à la fois efficace et agréable. Il savait intéresser à sa cause divers organismes nationaux et internationaux : il obtenait des aides toujours destinées à ses jeunes. Chaque semaine, il partait, sac au dos, faire la tournée des librairies d'Alger pour en ramener quelques livres utiles. Il renforçait lui-même les reliures trop faibles pour qu'elles puissent résister plus longtemps à l'usage.

Son bureau, au centre de la maison, était toujours ouvert. C'est là qu'il accueillait les jeunes pour un renseignement, un conseil, un encouragement. C'est là qu'il est mort, au milieu d'eux.

Le dialogue et le partage en profondeur n'étant guère possible avec des adolescents, Henri a participé très activement, peu après sa fondation, au Ribât, groupe islamo-chrétien qui se réunissait deux fois par ans pour des échanges spirituels, à la trappe de Tibhirine. Il rejoignit le groupe en novembre 1980, à la 4ème rencontre, la première s'étant tenue en mars 1979.

Avec l'accord du Conseil provincial, Henri avait demandé la nationalité algérienne en 1983. Elle ne lui sera jamais accordée. A fil des années, il avait tissé des liens solides avec des amis algériens. Les témoignages de quelques-uns, après sa mort, sont bouleversants de vérité.

Henri était proche des petites gens de la Casbah comme il l'avait été de ses voisins à Sour-El-Ghozlane. Il faisait travailler les artisans locaux à la restauration et à l'entretien de la maison Ben Cheneb : menuisier, peintre, maçon, plombier... Certains étaient devenus ses amis. Il a voulu offrir la bonne vieille Renault 4 de la communauté au maçon. À Sour-El-Ghozlane, il avait été la Providence de bien des foyers de l'immeuble où la communauté occupait un petit appartement. Que voyages en voiture pour aller à la source la plus proche lorsque l'eau n'arrivait pas au robinet ! Et la corvée était fréquente. Henri approvisionnait ses voisins, sans ménager ses forces.

BEATIFICATION DES 19 MARTYRS D'ALGERIE

L'Église, 25 ans après la mort d'Henri le déclare Bienheureux. Mgr Paul Desfarges, archevêque d'Alger, intitule sa lettre pastorale de novembre dernier sur les 19 martyrs d'Algérie: « La béatification de nos frères et sœurs, une grâce pour notre Église ». Pour lui, cette grâce est celle de "la sainteté de la porte d'à côté" selon les mots du Pape François (Exhortation Gaudete et exultate) : soyez dans la joie et l'allégresse. Il note : « Nos dix-neuf frères et sœurs savaient voir la sainteté de leurs voisins, de leurs voisines, de ceux et celles avec qui ils partageaient activités, services, détente ». C'est bien ainsi que vivait Henri. Les habitants du quartier ne l'appelaient-ils pas familièrement : "le pape de la Casbah" ?

Peu de jours après sa mort et celle de la petite sœur Paul-Hélène, Mgr Pierre Claverie, évêque d'Oran, dont la mort devait clore la liste des 19 martyrs, écrivait dans le bulletin du diocèse : « Le frère Henri et la sœur Paul-Hélène ont vécu et sont morts comme leur maître. Ils ont mené jusqu'au bout le don de leur vie par amour pour Dieu et pour l'humanité. Ils ont demandé à être ensevelis dans cette terre où ils avaient semé, dans la discrétion et l'humilité, des semences d'espérance pour les jeunes d'Algérie. Ils sont l'honneur de notre Église et nous reconnaissons en eux ce que nous voulons encore vivre avec les Algériens aussi longtemps qu'on nous le permettra ». (Le lien, 1994)

Avant de conclure, Mgr Paul Desfarges écrit : « Nos dix-neuf martyrs auraient pu faire leur cette parole du frère Henri : "Je vis cela – le dialogue spirituel – au jour le jour, dans l'humilité du quotidien, comme la Vierge Marie" ». (Texte sur son expérience spirituelle en terre d'Islam, Noël 1989).

« Notre frère Henri Vergès apprenait à l'école de Marie, ce que souhaitait le fondateur des frères maristes pour tous ses frères : l'humilité, la simplicité, la modestie. À la question : pourquoi rester à Sour-El-Ghozlane ? Le frère Henri Vergès répond : « Parce que ma vocation mariste est particulièrement adaptée à cette présence enfouie, d'humble service, ancrage des fondations sur quoi va reposer l'avenir, dans ce pays jeune, avec Marie, elle aussi présente au cœur de l'Islam ». Il ajoute dans un autre texte : « Avec Jean-Baptiste, Marie nous semble très proche de notre manière d'être présents, comme Église, en Afrique du Nord, un peu comme si nous vivions avec elle l'Avent de Dieu ».

« Se faire frère, c'est s'engager à se faire saint », disait Marcellin Champagnat. L'Église, en béatifiant Henri, reconnaît qu'il a pleinement réalisé dans sa vie de Petit Frère de Marie le désir du Fondateur.

En communion avec sa famille humaine, avec le diocèse de Perpignan, avec l'Institut mariste, nous redisons, dans la joie, ces mots du Magnificat : « Le Seigneur a fait pour lui des merveilles, saint est son nom ! »